

nous voulions nous séparer de l'Angleterre, pour former un peuple indépendant. Et l'histoire dirait un jour que le Canada, s'oubliant lui-même, a volontairement compromis ses intérêts les plus chers, en rejetant la protection du drapeau Britannique qui abrite toutes nos libertés et assure notre paix et notre prospérité. MM., le Canada de 1759, de 1837 et celui de nos jours sont bien différents. Le Canada de 1759 était déjà très-étendu si l'on considère le territoire, mais sa population bien petite, décimée par les combats, se trouvait sans défense, livrée à la merci de ses vainqueurs. En 1857, les malheurs sont venus fondre sur nous. Et si nous n'avions pas eu foi dans notre avenir, si nous n'avions pas défendu vaillamment notre religion, nos institutions, notre langue et nos lois, nous ne serions pas ce que nous sommes aujourd'hui, et nous n'aurions pas nos institutions libres, ce territoire immense, ces richesses innombrables. Si les hommes de 1759 et de 1836 et 37, revenaient au milieu de nous, et voyaient ce que nous avons vu aujourd'hui, la belle et pieuse démonstration des plaines d'Abraham, faite par tout un peuple, la magnifique procession qui a parcouru les rues de notre ville, toute pavoisée et joyeuse d'entendre nos airs nationaux, et si ce soir ils voyaient réunis autour de ces tables les enfants de la France et du Canada, recevant un lieutenant-gouverneur canadien-français et au milieu d'eux les délégués de cette vieille France, qu'ils aimèrent tant, ils s'écrieraient : « Nos gens sont donc revenus. » Oui, messieurs, ils sont revenus, non pas pour faire ce que nous faisons quand nous faisons nos luttes gigantesques contre l'Angleterre. Ils ne sont pas venus ici pour nous prêter main-forte. Ils sont venus célébrer la fête de notre nationalité. Ils sont venus nous donner des paroles d'encouragement et en recevoir de notre part. Et si plus tard, comme on l'a dit, il doit nous venir de France des capitaux et des hommes qui seront appelés à exploiter nos mines, nous n'aurons plus que des combats pacifiques, ce seront les combats du travail, de l'industrie. Et ces combats-là nous devons les encourager de toutes nos forces. C'est là, en effet, notre intérêt à tous. Notre intérêt, c'est de travailler de concert au bonheur de notre pays. Que l'on soit Irlandais, Anglais, Ecossais, Canadien-Français, notre intérêt est le même. Nous devons tous être unis et travailler tous ensemble au bonheur de notre chère patrie. Restons donc unis. Je ne puis m'empêcher de regretter que nous ne le soyons pas toujours. Si cependant les luttes de la politique doivent nous séparer, espérons du moins que comme par le passé, nous serons unis toutes les fois qu'il s'agira des grands intérêts de la patrie. Notre intérêt comme race, n'est pas de nous diviser, de nous dénigrer, de nous détruire les uns les autres. Notre intérêt comme race est de marcher ensemble en bataillons serrés. J'ai arrêté, je ne veux pas mêler la politique aux réjouissances de ce jour. J'espère que je n'ai pas dépassé les limites que je m'étais assignées. En remerciant de nouveau M. le président de la société St. Jean-Baptiste de l'honneur qu'il m'a fait lorsqu'il m'a prié de répondre à la santé du Canada, je termine en répétant encore une fois les souhaits que je viens de faire : que toujours l'union la plus intime règne entre nous, et si nous devons encore nous séparer sur des questions politiques, du moins que l'union existe entre nous, chaque fois qu'il s'agira des intérêts vitaux de notre nationalité. Soyons unis comme une seule famille. On saura ainsi, on comprendra que si nous ne sommes